

# Quand faire, c'est dire<sup>1</sup>

Martin Boisseau

Marie-Lou Desmeules,

Je vous rencontre pour la première fois, mais je vous ai écrit une lettre. J'en ferai lecture maintenant en portant un objet sur mon dos. Il s'agit d'un exemplaire de cinq sculptures portables que j'ai fabriquées il y a quelques années. Cet objet est une structure articulée qui se porte comme un sac à dos. Elle est alimentée à l'aide d'une pile. Elle comporte deux lampes, un moteur, une pompe et un réservoir d'eau. En fonction, elle peut faire penser à une structure vivante, sans peau, sans enveloppe : un squelette articulé et humide, qui va vaporiser de l'eau au-dessus de ma tête et dégouliner dans la structure. J'ai pensé que son mouvement d'ouverture et de fermeture (un peu comme une lente mastication absurde, comme une respiration sans poumons) ainsi que les vaporisations d'eau trouveraient quelques échos dans ce que je vais essayer d'évoquer, de dire ici à propos de votre travail, ou plutôt, à propos d'un aspect de votre travail.

Quand j'ai vu, en image, plusieurs de vos oeuvres, j'ai pensé à plusieurs choses. J'ai d'abord pensé au peintre et sculpteur allemand Georg Baselitz avec ses têtes déformées, anguleuses et abrasives. J'ai ensuite pensé au peintre français Bertrand Lavier qui a repeint (comme des tautologies) des objets sur des objets (peindre un piano sur un piano, une caméra sur une caméra, etc.) superposant ainsi à la chose, la représentation de la chose. Dans une certaine mesure, c'est un peu ce que vous faites, mais vous, vous le faites sur du vivant.

J'ai enfin pensé que de penser à ces choses m'ennuyait, ou plutôt m'éloignait de ce qui, au fond et plus précisément, avait un peu capté mon attention en regardant des images de votre travail.

Cette chose est la suivante. J'ai vu que vos interventions picturales sur les corps (sur les têtes essentiellement) obstruent parfois (rarement, en fait) les yeux, mais j'ai vu surtout que vos interventions picturales obstruent toujours les bouches.

À ce moment, j'ai un peu rigolé d'être invité à venir parler pendant la réalisation de votre travail, pendant que vous travaillez à cela. Comme si ma parole (comme celle des autres participants d'ailleurs) prenait place au moment même où votre modèle/cobaye va perdre, pour un temps, la sienne.

Peindre un visage (une face) et lui faire perdre la parole, c'est tout un programme ! Mais, Marie-Lou, vous le savez sûrement, une parole peut aussi nous faire perdre la face. Un adjectif peut massacrer.

Je me suis donc demandé pourquoi il fallait parler, pourquoi il fallait parler ici et maintenant. Je me suis aussi demandé qui voulait que nous parlions. Enfin, je me suis demandé pour qui nous devons parler.

(...)

Je ne vais rien dire à la place de l'autre.

J'ai failli écrire « Je ne vais rien dire à la face de l'autre ».

(...)

Dans un livre intitulé *Donner la mort*, Jacques Derrida demande « Qu'est-ce qui est donné, quand nous donnons la mort ? ». Derrida (évidemment !) demande aussi : « Qu'est-ce qui est reçu par celui qui la reçoit ? ».

Puisqu'il s'agit ici de parole et d'obstruction de bouche, posons donc les questions suivantes. Qu'est-ce qui est donné quand nous donnons la parole à quelqu'un ? Qu'est-ce qui est pris, quand nous prenons la parole ? Ou bien encore : qu'est-ce qui est donné quand « on donne » sa parole ?

Nous le savons par l'usage. Donner sa parole, c'est « promettre ».

John Austin appelle des « énoncés performatifs », des énoncés qui « font » quelque chose au moment même de leur énonciation. La promesse est un des performatifs indiqués par Austin. Il y en a d'autres, bien sûr. Par exemple : « la séance est ouverte », « je promets », « je m'excuse », « je vous bénis », etc. Les énoncés performatifs ne font pas que décrire le monde. Ils accomplissent quelque chose en s'énonçant.

(...)

Je repense à Bertrand Lavier qui superpose à la chose la représentation de la chose en me disant que ces superpositions entre la chose et la représentation de la chose sont, me semble-il, constitutif d'enjeux liés à la modernité.

En 1890, le Peintre Maurice Denis affirmait :

« Se rappeler qu'un tableau, avant d'être un cheval de bataille, une femme nue ou une quelconque anecdote, est essentiellement une surface plane recouverte de couleurs en un certain ordre assemblé.<sup>2</sup> »

Pourquoi évoquer Maurice Denis ici ? Parce que je voudrais affirmer à mon tour qu'il faut aussi se rappeler qu'une parole, avant d'être un court commentaire, un aveu, un énoncé performatif ou le récit d'une quelconque anecdote, est essentiellement une bouche qui remue en soufflant de l'air pour produire des sons encodés.

(...)

Une parole c'est une bouche qui s'ouvre et se referme.

Une parole c'est aussi la gestion de la salive.

Une parole peut baver, peut « en baver ».

Une parole peut se perdre elle-même.

Une parole (un adjectif) peut massacrer un être humain.

Une parole, c'est de la chair en mouvement.

Une parole c'est du vent qui passe à l'endroit même de nos ingurgitations quotidiennes.

C'est le même endroit qui mord, embrasse et dit.

Parler, c'est mastiquer de l'air sortant de la bouche pour la rendre audible. (J'allais écrire « comestible ». Qui n'a jamais bu des paroles ?)

J'insiste, et répéterai donc. Il faut aussi se rappeler qu'une parole, avant d'être un court commentaire, un aveu, un énoncé performatif ou le récit d'une quelconque anecdote, est essentiellement une bouche qui remue en soufflant de l'air pour produire des sons encodés.

(...)

Le poète Claude Gauvreau avait bien compris la chose. Je terminerai donc en lisant un de ses poèmes en exploréen. Le poème s'intitule « Mon Olivine » et fut écrit par Gauvreau entre 1965 et 1967<sup>3</sup>.

(...)

Mon Olivine

Ma Ragamuche

je te stoptatalère sur la bouillette mirkifolchette

J'aracramuze ton épaulette

Je crudimalmie ta ripanape

Je te cuscuze

Je te goldèple

Ouvre tout grand ton armomacabre

et laisse le jour entrer dans tes migmags

Ô Lunèthophyne

je me penche et te cramuille

Ortie déplépojdèthe

j'agrimanche ta rusplète

Et dans le désert des marquemacons tes seins obèrent le silence

(...)

Merci de votre attention.

---

<sup>1</sup>Ce texte fut lu lors de la performance de Marie-Lou Desmeules tenue le 23 mars 2011 à l'Université Laval. Dans le texte, les pointillés entre parenthèses, indiquent des pauses de quelques secondes.

<sup>2</sup> Maurice DENIS, « Définition du Néo-traditionalisme », revue *Art et Critique*, 30 août 1890.

<sup>3</sup> J'invite le lecteur à lire les mots de Gauvreau à haute voix tout en portant attention au mouvement de sa bouche et à l'air qui y passe.